

ISSN 2071 - 1964

**Revue interafricaine de littérature,
linguistique et philosophie**

Particip'Action

**Revue semestrielle. Volume 13, N°1 – Janvier 2021
Lomé – Togo**

ADMINISTRATION DE LA REVUE *PARTICIP'ACTION*

Directeur de publication	: Pr Komla Messan NUBUKPO
Coordinateurs de rédaction	: Pr Martin Dossou GBENOUGA : Pr Kodjo AFAGLA
Secrétariat	: Dr Ebony Kpalambo AGBOH : Dr Komi BAFANA : Dr Kokouvi M. d'ALMEIDA : Dr Isidore K. E. GUELLY

COMITE SCIENTIFIQUE ET DE RELECTURE

Président: Serge GLITHO, Professeur titulaire (Togo)

Membres:

Pr Augustin AÏNAMON (Bénin), Pr Kofi ANYIDOHO (Ghana), Pr Zadi GREKOU (Côte d'Ivoire), Pr Akanni Mamoud IGUE, (Bénin), Pr Mamadou KANDJI (Sénégal), Pr Taofiki KOUMAKPAÏ (Bénin), Pr Guy Ossito MIDIOHOUAN (Bénin), Pr Bernard NGANGA (Congo Brazzaville), Pr Norbert NIKIEMA (Burkina Faso), Pr Adjaï Paulin OLOUKPONA-YINNON (Togo), Pr Issa TAKASSI (Togo), Pr Simon Agbéko AMEGBLEAME (Togo), Pr Marie-Laurence NGORAN-POAME (Côte d'Ivoire), Pr Kazaro TASSOU (Togo), Pr Ambroise C. MEDEGAN (Bénin), Pr Médard BADA (Bénin), Pr René Daniel AKENDENGUE (Gabon), Pr Konan AMANI (Côte d'Ivoire), Pr Léonard KOUSSOUHON (Bénin), Pr Sophie TANHOSSOU-AKIBODE (Togo).

Relecture/Révision

- Pr Serge GLITHO
- Pr Ataféi PEWISSI
- Pr Komla Messan NUBUKPO

Contact : Revue *Particip'Action*, Faculté des Lettres, Langues et Arts de l'Université de Lomé – Togo.

01BP 4317 Lomé – Togo

Tél. : 00228 90 25 70 00/99 47 14 14

E-mail : participaction1@gmail.com

© Janvier 2021

ISSN 2071 – 1964

Tous droits réservés

LIGNE EDITORIALE

Particip'Action est une revue scientifique. Les textes que nous acceptons en français, anglais, allemand ou en espagnol sont sélectionnés par le comité scientifique et de lecture en raison de leur originalité, des intérêts qu'ils présentent aux plans africain et international et de leur rigueur scientifique. Les articles que notre revue publie doivent respecter les normes éditoriales suivantes :

La taille des articles

Volume : 15 à 16 pages ; interligne : 1,5 ; pas d'écriture : 12, Times New Roman.

Ordre logique du texte

- Un **TITRE** en caractère d'imprimerie et en gras. Le titre ne doit pas être trop long ;
- Un **Résumé** en français qui ne doit pas dépasser 6 lignes (60 mots)
- Les **Mots-clés** ;
- Un résumé en anglais (**Abstract**) qui ne doit pas dépasser 8 (huit) lignes ; Ce résumé doit être traduit en français.
- **Key words** ;
- **Introduction** ; elle doit mettre en exergue la problématique du travail
- **Développement** ;

Les articulations du développement du texte doivent être titrées et/ou sous titrées ainsi :

1. Pour le **Titre** de la première section
- 1.1. Pour le **Titre** de la première sous-section
2. Pour le **Titre** de la deuxième section
- 2.1. Pour le **Titre** de la première sous-section de la deuxième section
- 2.2. etc.

- **Conclusion**

Elle doit être brève et insister sur l'originalité des résultats de la recherche menée.

- **Bibliographie**

Les sources consultées et/ou citées doivent figurer dans une rubrique, en fin de texte, intitulée :

Bibliographie.

Elle est classée par ordre alphabétique (en référence aux noms de famille des auteurs) et se présente comme suit :

Pour un livre : NOM, Prénom (ou initiaux), (Année de publication). *Titre du livre (en italique)*. Lieu d'édition, Maison d'édition.

Pour un article : NOM, Prénoms (ou initiaux), (Année de publication). "Titre de l'article" (entre griffes) suivi de in, *Titre de la revue (en italique)*,

Volume, Numéro, Lieu et année d'édition, Indication des pages occupées par l'article dans la revue.

Les rapports et des documents inédits mais d'intérêt scientifique peuvent être cités.

La présentation des notes

La rédaction n'admet que des notes en bas de page. Les notes en fin de texte ne sont pas tolérées.

Les citations et les termes étrangers sont en italique et entre guillemets « ».

Les titres d'articles sont entre griffes “ ”. Il faut éviter de les mettre en italique.

Les titres d'ouvrages et de revues sont en italique. Ils ne sont pas soulignés.

La revue *Particip'Action* s'interdit le soulignement.

Les références bibliographiques en bas de page se présentent de la manière suivante : Prénoms (on peut les abrégé par leurs initiaux) et nom de l'auteur, *Titre de l'ouvrage*, (s'il s'agit d'un livre) ou “Titre de l'article”, *Nom de la revue*, (vol. et n°), Lieu d'édition, Année, n° de pages.

Le système de référence par année à l'intérieur du texte est également toléré.

Elle se présente de la seule manière suivante : Prénoms et Nom de l'auteur (année d'édition : n° de page). NB : Le choix de ce système de référence oblige l'auteur de l'article proposé à faire figurer dans la bibliographie en fin de texte toutes les sources citées à l'intérieur du texte.

Le comité scientifique de lecture est le seul juge de la scientificité des textes publiés. L'administration et la rédaction de la revue sont les seuls habilités à publier les textes retenus par les comités scientifiques et de relecture. Les avis et opinions scientifiques émis dans les articles n'engagent que leurs propres auteurs. Les textes non publiés ne sont pas retournés.

La présentation des figures, cartes, graphiques... doit respecter le format (format : 12,5/26) de la mise en page de la revue *Particip'Action*.

Tous les articles doivent être envoyés aux adresses suivantes : **participaction1@gmail.com**

NB1 : Chaque auteur dont l'article est retenu pour publication dans la revue *Particip'Action* participe aux frais d'édition à raison de 50.000 francs CFA (soit 75 euros ou 100 dollars US) par article et par numéro. Il reçoit, à titre gratuit, un tiré-à-part.

NB2 : La quête philosophique centrale de la revue *Particip'Action* reste : **Fluidité identitaire et construction du changement : approches pluri-et/ou transdisciplinaires.**

Les auteurs qui souhaitent se faire publier dans nos colonnes sont priés d'avoir cette philosophie comme fil directeur de leur réflexion.

La Rédaction

SOMMAIRE

LITTÉRATURE

1. Aesthetics of Survival in Michael Phillips's *Angels Watching over me*
Ebony K. AGBOH.....9
2. Sarah Forten's Appeal as a Prophetic Voice in the Future of Black
feminist Criticism
Komla M. AVONO & Komi BEGEDOU.....25
3. The Postcolonial Writer and the Domestication of the English
Language: A Reading of Kwakuvi Azasu's *The Slave Raiders*
Kokouvi Mawulé d'ALMEIDA.....43
4. Shakespeare on integration: towards a Semiotic Study of *Othello* and
the Merchant of Venice
Biava Kodjo KLOUTSE59
5. Migration im Kolonialkontext, am Beispiel von Uwe Timms *Morenga*
Kuessi Marius SOHOUE73
6. „Kulturbegegnung zur Migrationszeit. Diagnose und Perspektive der
Beziehung zwischen Okzident und Orient in Michael Kleebergs *Roman
Der Idiot des 21. Jahrhunderts. Ein Divan*“
Konan Hubert KOUADIO95
7. Zu den transkulturellen Phänomenen in Gerhard Seyfrieds historischem
Roman *Herero*
Boaméman DOUTI119
8. Memoria y metamorfosis de la sociedad española postfranquista en *Al
amparo de la ginebra*, de José Luis Serrano
Maguette DIENG.....137
9. Des récits de vie pour survivre au génocide rwandais
Babou DIENE.....159

LINGUISTIQUE

10. Analyse sémantique de quelques patronymes éwé motivés par la
divinité *Hèvièsò*
Vinyiké Dzodzi SOKPOH.....185
11. Création métaphorique dans deux langues béninoises
Zakiath BONOU-GBO, Laurent ATCHIKPA & Wilson KOBOUE.....205

12. Approche morphosyntaxique du verbe en nglwa parler de mbatto-
bouake
N'Sou Chabelle AGRE225
13. Marquage des tons et problèmes sémantiques dans les langues
africaines: étude du /yɔ/ en hwegbe, parler àjá
Dovi YELOU.....251
14. Etude morphosemantique des expressions idiomatiques en kabiye
Essodina PERE-KEWEZIMA & Essohanam KAROUE.....267

PHILOSOPHIE ET SCIENCES SOCIALES

15. Les chaînes de télévision privées sénégalaises : l'essor d'un service
public de l'audiovisuel en marge de l'état ?
Mor FAYE285
16. L'épistémologie de Gaston Bachelard : vers quel humanisme ?
Gervais KISSEZOUNON329
17. Promotion de l'écotourisme comme source de réduction de la pauvreté
en milieu rural dans la région de la Kara au Togo
**Kouyadéga DJALNA, Anissou BAWA & Albert TINGBE-
AZALOU.....353**

**MIGRATION IM KOLONIALKONTEXT, AM BEISPIEL VON UWE TIMMS
MORENGA**

Kuessi Marius SOHOUE*

Zusammenfassung

Der vorliegende Beitrag behandelt die Thematik der Migration im Kontext der deutschen Kolonialzeit in Deutsch-Südwestafrika, dem heutigen Namibia, in Uwe Timms Roman *Morenga*. Dabei steht die Figur Klügge, der nicht im Dienst der deutschen Herrschaften, sondern aus eigener Initiative in das später kolonisierte Gastgebiet gezogen ist, im Mittelpunkt der Textinterpretation. Die Textanalyse konzentriert sich auf das Kapitel „Landeskunde 2: Klügge, ein Zylinder auf Père Lachaise und das Ende der Strauße in der Gegend von Bethanien. Oder: Das Faß“ des Romans und bringt heraus, wie der Migrant bei der Verfolgung eigener Ziele zur Veränderung vom Leben und der Traditionen sowohl der einheimischen Bevölkerung als auch der deutschen und französischen beiträgt.

Schlüsselwörter: Migration, Kolonialzeit, Tradition, Morenga, Uwe Timm

Abstract

The current paper deals with the thematic of migration in the context of the German colonial period in Deutsch-Südwestafrika, the present Namibia, in Uwe Timms novel *Morenga*. Hereby the character Klügge, who has migrated to the further colonized area not in the duty of German power but at own initiative, stays in the middle of the interpretation. The text analysis focusses on the chapter "Landeskunde 2: Klügge, ein Zylinder auf Père Lachaise und das Ende der Strauße in der Gegend von Bethanien. Oder: Das Faß" and brings out how the migrant, by pursuing his own purposes, contributes to the transformation of life and traditions of both indigenous people as well as the ones of Paris and Berlin.

*Université d'Abomey-Calavi/UAC (Bénin) ; Email : sohoudekm@hotmail.de

Keywords: Migration, colonial period, tradition, Morenga, Uwe Timm

Résumé

Le présent article aborde la thématique de la migration dans le contexte de la colonisation allemande en Deutsch-Südwestafrika, l'actuelle Namibie, dans le roman *Morenga* de Uwe Timm. Le personnage Klügge, qui a migré dans la région non pas sur instigation du pouvoir allemand mais à sa propre initiative, est au centre de l'interprétation. L'analyse se focalise sur le chapitre « Landeskunde 2: Klügge, ein Zylinder auf Père Lachaise und das Ende der Strauße in der Gegend von Bethanien. Oder: Das Faß » et montre comment le migrant, dans la poursuite de ses propres objectifs, contribue à la transformation de la vie et des traditions aussi bien des populations indigènes que celles de Paris et de Berlin.

Mots-clés : Migration, colonisation, tradition, Morenga, Uwe Timm

Einleitendes

Bekanntlich ist die Kolonisierung von Migrationswellen stark geprägt. Menschen ziehen im Dienst ihres Königreichs oder Staates oder aus eigener Initiative in eine neue Gegend, ein neues Königreich, in ein neues Territorium. Dies war auch der Fall in der deutschen Kolonialzeit in Deutsch-Südwestafrika, welche Uwe Timm in seinem bekannten Werk *Morenga* erzählerisch darstellt. Im Text handeln verschiedene Migrantfiguren, die aus diversen Gründen ins begehrte Gebiet kommen und dort unterschiedlichen Tätigkeiten nachgehen. Es lassen sich in diesem Sinne historische Figuren wie der französische Altkaiser Napoleon Bonapartes,¹³ Kolonialbeamten, Missionare verschiedener Richtungen sowie einfache Leute wie Geschäftsleute unterscheiden.

¹³ Nachdem der französische Kaiser Napoleon Bonapartes (15.08.1769-05.05.1821) 1815 bei Waterloo besiegt worden ist, wurde er auf die Insel St. Helena im Atlantischen Ozean verbannt. (Vgl. Meyers Lexikonsredaktion, 1992, S. 362.) Im Roman *Morenga* und gerade im hier interpretierten Text ist Napoleon eine passive

Der Beitrag widmet sich den Beweggründen der Abreise der genannten Figuren, ihren Aktivitäten im neuen Gebiet sowie ihren Beziehungen zum Herkunftsland. Dabei konzentriere ich mich auf das 13. Kapitel: „Landeskunde 2: Klügge, ein Zylinder auf Père Lachaise und das Ende der Strauße in der Gegend von Bethanien. Oder: Das Faß“. Der Titel des Textes stellt an sich eine Zusammenfassung der Binnenerzählung dar. Klügge ist der Vorname der Hauptfigur dieses Kapitels. Mit dem Geschäft bzw. der Geschäftsidee mit Straußfedern, mit denen Hutmacher in europäischen Ortschaften und Städten, hier mit dem Pariser Friedhof „Père Lachaise“ symbolisiert, Zylinder herstellen, verursacht er „das Ende der Strauße in der Gegend von Bethanien“, im Deutschen Südwestafrika, dem heutigen Namibia. Wie Klügge die Nama dazu bringt, die Straußfedern zu gewinnen und ihm zur Verfügung zu stellen, drückt das metonymisch benutzte Nomen „Das Faß“ aus: Er verkauft dafür den in einem Faß konservierten Branntwein.

Ziel der Arbeit ist es, durch Literatur zu zeigen, inwiefern organisierte wie individuell initiierte Migration im Kolonialkontext sowohl einzelnen Lebenszielen diene, als auch zur Entwicklung des Herkunftslandes und der Umwandlung des Einreisegebietes beitrug. Was die Methode anbelangt, wird der Text im Wesentlichen neuinszeniert, damit die verschiedensten Aspekte der Migration herausgearbeitet werden können. Diese Methode des „Regietheaters“ oder „Inszenierung seiner Leseerfahrungen“ erklärt Kreuzer, indem er schreibt, der Interpret meine, einen Text lesend, sich verändert zu haben, nun suche er, diesen Prozess zu rekonstruieren, das Drama der miteinander kommunizierenden Erfahrungen, seiner eigenen und der

Figur, über deren letzte Jahre bzw. Tage auf der Insel Helena der Leser informiert wird. (Vgl. 174)

im Text aufgehoben. Bei seiner Lektüre habe der Autor des Textes Regie geführt, nun übernehme die Regie der Interpret. Sein Schreiben sei eine, es sei *seine*¹⁴ Neuinszenierung des Textes. (Vgl. L. Kreutzer, 1983, S. 27)

Der erste Schritt dieser Regieführung besteht darin, den Migranten Klügge vorzustellen.

1. Der Migrant Klügge

Obwohl Klügge nicht die Hauptfigur des Romans ist¹⁵, zählt er zu den wichtigen Nebenfiguren, welchen je nach dem Kapitel die Funktion eines Hauptprotagonisten zugeschrieben werden kann. Im dreizehnten Kapitel erfährt der Leser, dass der Händler Klügge bereits fünfzehn Jahre nach seiner Ankunft in Kapstadt gelebt hat, bevor er 1857 nach Bethanien ankommt. Der über 1,90 m große Mann kommt aus Hörde, einem Dorf in der Nähe von Dortmund, und ist ältester Sohn seiner Familie. Nachdem er wegen „sittlichen Verfall[s]“ und erotisch orientierter Gedichte aus dem Gymnasium in Dortmund verwiesen worden ist, macht er eine kaufmännische Lehre in einem Import-Export-Geschäft in Düsseldorf (166f.). Ein Jahr nach Abschluss seiner Lehre reist er per Schiff nach Kapstadt aus. Das Abreisedatum ist klar gegeben: am 20. Januar 1842. Insofern ist die erzählte Zeit um die zweite Hälfte des 19. Jahrhunderts.

Klügge arbeitet Jahre lang bei anderen Geschäftsleuten, bevor er sich richtig selbständig macht. Während der Erzähler den

¹⁴ Hervorhebung im Original. Alle Hervorhebungen aus dem Roman *Morenga* sind von mir, KMS.

¹⁵ Dies ist der Ausdruck von „wechselnden Erzählebenen“ und einer „Polyperspektivität“ im Roman (Vgl. I. Roetgers, 2009). Dabei betrachtet Gomsu den Oberveterinär Gottschalk und den Unterveterinär Wenstrup als die Hauptfiguren des Romans, welche er von der Titelfigur Morenga trennt. Alle anderen Protagonisten im Roman gelten für ihn als Nebenfiguren. (Vgl. J. Gomsu, 2004, S. 84f.) Viele Wissenschaftler wie S. Agossavi (2003), J. M. L. Ikobwa (2013) bestätigen die starke Konzentration auf Gottschalk und Wenstrup.

Beweggrund seiner Migration mit einem Traum bei seiner Lehre in Düsseldorf „von einer schönen Wildheit“ verbindet¹⁶ (169), lässt er den Leser wissen, dass sich Klügge nach den ersten Erfahrungen das Ziel gesetzt habe, „reich zu werden“, und zwar indem er viel Geld verdient, ohne daran zu denken, was er „mit dem Geld einmal machen würde“ (168).

Seine ersten Schritte macht der frisch eingewanderte Klügge bei einer deutschen Geschäftsfamilie namens Silbermacher in Kapstadt, wobei er nicht seiner Ausbildung entsprechend beschäftigt wurde (167). Etwa ein Jahr später macht er sich zum ersten Mal selbstständig, nachdem er den Zwischenhändler für Knöpfe ausgeforscht hat, und wird so teilweise zu einem Konkurrenten seiner Arbeitgeber, welche den Zwischenhändler geheim gehalten haben, um sich ihr „Knopfmonopol in Kapstadt zu sichern“ (168). Klügge verkauft aber auch andere Waren, die er für die Eingeborenen nützlich findet, mit denen er schließlich wegen der unerwarteten Wachsamkeit der Nama nicht genügenden Gewinn macht.

Das Handwerk des Geschäftsmanns lernt Klügge hauptsächlich beim englischen Kaufmann Morris. Auf der Suche nach der Finanzierung seiner im Verkauf von Branntwein aus einem Fass bestehenden neuen Geschäftsidee trifft Klügge Morris zum ersten Mal auf S. 171. Die ersten Informationen des Erzählers über diese Figur machen klar, dass sie sich nicht nur mit der Gegend gut auskennt, sondern auch eine theoretische Grundlage besitzt:

¹⁶ Klügge verwirklicht diesen Traum zum Teil, indem er mit vielen einheimischen Frauen schläft: „Nur in den federnden, entspannten Bewegungen der Mädchen war noch etwas von jener schönen Wildheit, von der er in dem Düsseldorfer Kontor geträumt hatte.“ (169) Anfangs musste er fast nichts bezahlen, bis die Frauen ein Geschäftsbewusstsein entwickeln und aus dem Geschlechtsgenuss ein Geschäft machen, und ihn damit entmutigen.

Morris galt als bester Kenner des südlichen Afrika. Er hatte Ökonomie studiert und bezeichnete sich als Schüler von Adam Schmidt. Seit zwei Jahren trug er sich mit dem Gedanken, in das Gebiet zwischen dem Oranje und dem Kuene wirtschaftlich vorzustoßen. Dieses Gebiet war, wie er dem staunenden Klügge, (...), dozierend vortrug, Ökonomisches Niemandland, ein weißer Fleck zwischen den portugiesischen Geschäftsinteressen in Angola und den englischen in der Kapkolonie. (171f.)

Morris ist also aus England und kennt sich sowohl wirtschaftlich als auch geostrategisch bzw. geopolitisch mit der Region aus. Es entwickelt sich zwischen beiden Männern eine fast Lehrer-Lerner-Beziehung, was das Partizip I „dozierend“ im Zitat schon zum Ausdruck bringt und bei der die wirtschaftstheoretische Grundlage der Geschäfte der Migranten entlarvt wird.

2. Klügge und Geschäfte

Am Anfang tauscht Klügge Waren aus Europa mit verschiedenen Sachen, insbesondere mit Rindern, Ziegen und Schafen (168), bevor er sich auf den Handel mit Branntwein konzentriert. Bei diesem ersten Tauschgeschäft verfolgt Klügge aber nicht nur wirtschaftliche Ziele durch eine „möglichst große Gewinnspanne“, sondern er will auch „über die Grenzen ausgreifende Handelsbeziehungen knüpfen“, und darüber hinaus durch die Einfuhr von Waren aus Europa den Einheimischen „die Zivilisation der Weißen kommen“ lassen (Ebd.). Diese zivilisatorische Mission gibt er mit der Zeit auf, um nur profitorientiert zu werden. Diesen Sinneswandel erklärt der auktoriale Erzähler in den folgenden Zeilen:

Klügge mußte einsehen, alle seine Kalkulationen waren falsch gewesen. Er hatte mit Dingen gehandelt, die er aller Voraussicht nach, nur ein-, höchstens zweimal im Leben an ein- und dieselbe Person eintauschen konnte. Das große Geschäft war damit nicht zu machen. Ganz anders mit Pulver oder Branntwein. (170f.)

Wie er mit Pulver oder Branntwein das erwünschte Geschäft machen kann, verrät Klügge dem Leser wie folgt:

Einen Schuss aus einer Flinte beispielsweise konnte man nur einmal abfeuern, egal ob der dann traf oder nicht. (Besser allerdings, er traf nicht.) Neues Pulver mußte dann auf die Pfanne, eine neue Kugel in den Lauf. Noch besser Branntwein. Den billigsten Fusel sofften die Hottentotten, damit sie einen kräftigen Rausch bekamen. Aber schon am nächsten Tag war der Rausch verflogen und sie sahen, wenn auch benommen, alles wieder so, wie es ist, also nüchtern. Das war zu ändern nur durch einen neuen satten Rausch, dem notwendigerweise wieder die Ernüchterung folgte. Dieser Durst war von anderer, höherer Art als der ordinäre Durst nach irgendeiner Flüssigkeit, das ahnte Klügge, der selbst nur gelegentlich trank. Seines metaphysischen Dunstes entkleidet, hatte dieser Durst einen harten ökonomischen Kern. (170f.)

Dass der angedeutete *harte* wirtschaftliche Kern des „billigsten Fusel[s]“ der Entscheidung für den Branntwein zugrunde liegt, wird in den folgenden Zeilen verdeutlicht:

Verkauf und Verzehr fielen im Idealfall fast zusammen, wobei beim Branntweintrinken der Durst zwar gestillt wurde, aber so, daß sich danach ein weit größerer Durst einstellte, die Differenz zwischen dem Trinken und dem Durst immer kleiner, so daß also Angebot und Nachfrage sich gegenseitig hochschaukelten. Das war eine ökonomische Bewegung von einer zwingenden und darum schönen Logik. (171)

Nach seinen ersten Erfahrungen will Klügge also den Einheimischen keine lange haltbaren Waren mehr verkaufen. Es geht ihm nicht mehr darum, die Nama die guten Sachen aus Europa genießen zu lassen, sondern ihnen Produkte von niedrigster Qualität zu verkaufen, die dann so schnell kaputt werden, dass der Bedarf danach immer wieder empfunden wird. Dabei ist die Bedeutung der Gegenleistung der Einheimischen von Belang.

3. Das Geschäft mit den Straußenfedern und seine Wirkung auf Bethanien

Der Text beginnt mit der Beschreibung einer Jagd von Reitern auf einen Strauß. Der auktoriale Erzähler zeigt bereits im ersten Satz seine kritische Position an: Das Geschäft mit der Straußenfeder hat die Hottentotten in Bethanien so verrückt gemacht, dass sie das Tier in einer äußerst heißen Mittagszeit jagen, „in der niemand mit Verstand aus dem Schatten ging“. (157) Diese ungewöhnliche Jagd wird eingangs aus der Perspektive des Naturschutzes beschrieben, mit einem Spiel von Fragen und Antworten, das das Geschäft in Frage stellt. Beispielsweise fragt sich der Erzähler: „Warum schossen sie das zutrauliche Tier nicht einfach ab?“ und antwortet selbst: „Es war ihnen nicht einmal das Pulver wert.“ (157) Da die Jäger den Strauß zum Tod hetzen, aber nur die Federn sammeln und den Rest einfach liegen lassen, empört den Erzähler: „Warum mußte dieser Vogel, der friedfertig sich nur von wasserhaften Pflanzen nährte, plötzlich seine Federn lassen?“ (Ebd.)

Diese offensichtlich auf die grüne Bewegung aus dem Jahr 1968¹⁷ zurückzuführende Kritik an der „Gewalt gegen die Natur“ (I. Roetgers, 2009, S. 34) zeigt an, wie das dank der kolonial bedingten Migration entstandene Geschäft die normale Ordnung der Natur im Allgemeinen und der Tierwelt insbesondere stört bzw. zerstört. Dieser umweltzerstörerischen Wirkung der Jagd in Bethanien werden sich die Eingeborenen auch bewusst, als sie merkten, dass es bald keine Strauße mehr in der Region geben würde. Nachdem sie Tausende von Federn gesammelt haben, ziehen sie nämlich die Bilanz:

Es hatte sich allerdings schon bald gezeigt, daß die Gewinnung der Federn von Tag zu Tag schwieriger wurde. Die früher

¹⁷ Uwe Timm gehört bekanntlich zu den wichtigen Vertretern der Studentenrevolte von 1967/68, die sich unter anderen für Frieden und Umweltschutz einsetzte. Vgl. <http://www.uwe-timm.com/biographie> (18.05.2019) und <https://www.spiegel.de/einestages/studentenrevolte-1968-das-war-wie-im-rausch-dafuer-brauchte-man-kein-isd-a-1197811.html> (18.05.2019)

einmal so zutraulichen Tiere waren scheu geworden, ja es bestand sogar die Gefahr, daß dieser Vogel im Stammesgebiet von Bethanien ganz ausgerottet würde. (159)

Dann trifft der Stammesrat eine entsprechende Entscheidung zur Abhilfe:

Der Stammesrat trat zusammen. Der Kirchenälteste Lukas machte den Vorschlag, in Zukunft den Strauß nicht einfach zu Tode zu hetzen, sondern ihn mit Hilfe eines Seils einzufangen und ihm dann die Schwanzfedern auszureißen, so daß sie, wie man hoffe, nachwachsen konnten. (Ebd.)

Diese umweltfreundlichere Lösung wird leider nicht realisiert, weil die Bevölkerung samt Häuptling der gelungenen Versuchung von Klügge nicht lange haben widerstehen können. Die richtige Ausrottung erfolgt sogar, nachdem Klügge die Entscheidung getroffen hat, den Ort zu verlassen. Hierzu lässt der Erzähler den Stammesrat erneut zusammenkommen, so dass die gleiche Instanz den für die Vögel fatalen Beschluss fasst, und zwar „nüchtern und mit schweren Köpfen“. Mit folgenden Worten wird über die Sitzung referiert:

Man beschloß, auch die letzten Strauße in der Gegend zu Tode zu hetzen. Der Vorschlag des Kirchenältesten Lukas, sie lediglich zu fangen und ihnen dann die Schwanzfedern abzureißen, konnte nicht durchgeführt werden, da die ausgewählten Reiter noch immer nicht die erforderliche Geschicklichkeit im Lassowerfen erreicht hatten. (192)

Mit diesem Bruch der früheren Entscheidung des Stammesrates wird zusehends das waltende Gesetz offiziell gebrochen, nachdem Klügge durch die erste kostenlose Einladung zum Branntweintrinken dem jahrelangen religiösen und gesetzlichen Verbot des Verkaufs und des Konsums von Alkohol in Bethanien ein Ende gab. Dieser Traditionsbruch erfolgt in der gleichen Zeit wie der Verstoß gegen die

durch Missionar Kreft gepflegte sexuelle Abstinenz. Der auktoriale Erzähler bringt den Leser in Klügges Beweggrund wie folgt:

[U]nd er sah, daß diese Menschen [die Nama] und auch die Frau in dem Missionshaus seit Jahren im Durst standen. Da ging Klügge zu dem Faß hinüber, das sich riesig in den bestirnten Himmel wölbte, zapfte sich [...] einen Becher Brantwein ab und lud in einer überschwenglichen Laune und ohne jeden geschäftlichen Hintergedanken das ganze Dorf zum Mittrinken ein: Freibrantwein. (188)

Der gleichzeitig reüssierte Bruch der sexuellen und alkoholischen Selbstenthaltung der kirchlichen und politischen Persönlichkeiten und der Bevölkerung, später gefolgt von der Aufhebung der umweltfreundlichen Entscheidung des bethanischen Stammesrats empört im Text dennoch nur den in der Zeit abwesenden Missionar Kreft, was auch nicht bis zum Ende hält. So verzeiht der Missionar Klügge die Seitensprünge mit seiner Frau Sabine, nachdem er den Sexgenuss wiedergefunden und seiner Frau auch vergeben hat. „Ich verzeihe auch dir, mein Bruder.“ kann man auf S. 193 lesen. Der Bruch der sexuellen Selbstenthaltung wirkt also eher freundschaftstiftend.

Auch der Verstoß gegen die alkoholische Abstinenz wird am Ende gutgeheißen. Dass der Stammesrat wegen der wieder gefundenen Liebe zum Trinken sich „nüchtern“, also bewusst für die Ausrottung der Strauße entscheidet, bringt nicht nur die Zufriedenheit der Eingeborenen einerseits zum Ausdruck; andererseits drückt die höchste Behörde der Gegend, der Häuptling Christian, dies mit Dankbarkeit aus: „Du hast uns alle reich beschenkt, sagte David Christian mit einem hinterhältigen Grinsen zu Klügge, auch den Missionar.“ (193) Wobei das Adverb „hinterhältig“, also „nach außen freundlich, aber mit bösen Absichten“ (Langenscheidt, 2010, 564), darauf hinweist, dass der Häuptling mit dem Sinneswandel nicht ganz zufrieden ist. Dennoch setzt er diese Hinterhältigkeit nicht in eine

entsprechende Handlung um. Erst mit der Figur einer alten Frau erlebt der Leser die Bedeutung dieser zweideutigen Position des Nama-Chefs.

Von der vielseitig zerstörerischen Bedeutung des Geschäftes mit den Straußfedern abgesehen, lässt sich in der Novelle ein positiver Aspekt registrieren. Der neue Handel ist nämlich für die einheimische Bevölkerung ein gewinnbringendes Geschäft geworden, das zugleich ihre Angewohnheiten ändert und ihre Beziehungen zu den Hereros verbessert. Zu den wichtigen Gründen, aus denen die „großangelegten und sorgfältig vorbereiteten“ Raubzüge gegen den konkurrierenden Stamm der Hereros ein Ende fanden, gehört die Tatsache, dass „in letzter Zeit die Nachfrage nach Straußenfedern erheblich gestiegen war“ (161). Wegen der gestiegenen Nachfrage müssen die Hottentotten nicht mehr die Rinder der Hereros stehlen, sondern lieber nach den Straußen jagen.

Dieses Geschäft ist für sie nicht nur friedensstiftend, sondern hilft sowohl den Namas als auch den Hereros bei der Deckung ihrer Bedürfnisse:

In Bethanien wartete man schon seit drei Monaten auf einen Händler. Nicht allein um die gehorteten und von Motten und Termiten bedrohten Straußenfedern loszuwerden, sondern vor allem, weil man (die kalte Jahreszeit stand bevor), Decken brauchte, auch Pulver und Blei, abgesehen von all den anderen Dingen wie Messer, Sägen, Garne, Nadeln. (161).

Die Bedürfnisse sind nicht nur allgemein, sondern auch familien- und staatspolitisch. So stellt der Erzähler die Interessen des Häuptlings David Christian wie folgt dar:

David Christian wollte durch den Erwerb eines großen Kupferkessels endlich den Familienfrieden wieder herstellen. [...] David Christian wollte endlich Ruhe haben, um über die Zukunft seines Stammes nachdenken zu können. Ihn bewegten große Pläne, darunter der Bau eines Steinhauses für den Stammesrat. (161f.)

Diese Bedürfnisse konnten aber nicht mehr befriedigt werden, denn der aus Dortmund stammende Händler Klügge eher mit einem großen Fass Branntwein kam. Nach langem Warten gelingt es ihm, die Einheimischen, die fast zehn Jahre nach den christlichen Geboten und aufgrund des Verbots des Konsums des Verkaufs von jeglichem Rauschmittel durch den Häuptling David Christian in alkoholischer Enthaltbarkeit gelebt haben, dazu zu verführen, mit ihm ins Geschäft zu kommen und die Straußenfedern gegen den vorhin verbotenen Alkohol zu tauschen: „Ein Glas Branntwein für eine große Straußenfeder“. (189)

Die doppelseitigen Auswirkungen des neuen Geschäftes und vom Leben des Migranten beschränken sich dennoch nicht auf den Zielort. Auch der Herkunftsort des Migranten Klügge wird betroffen.

4. Das Geschäft mit den Straußenfedern und seine Einflüsse auf Paris und Berlin

Über die offensichtlich auf die grüne Bewegung zurückzuführende Kritik, wird angezeigt, wie der Konsum der Straußenfedern als Ornament an Hüten (Zylinder) eine Tradition zerstört. Der Erzähler artikuliert dies nämlich am Beispiel eines französischen Grafen, des Comte de Boncour: „An dem Zylinder des Comte de Boncour war nicht die gewöhnliche Trauerbinde, ein weißes Stoffband, die Pleureuse angeheftet, sondern ein weißer, ins Graubläuliche changierender, elegant flauschiger Streifen, wie man sich zuflüsterte: eine Straußenfeder.“ (158)

Während das Adjektiv „gewöhnliche“ den tradierten Charakter der aus einem Stoff hergestellten Trauerbinde zum Ausdruck bringt, signalisiert der Name „Pleureuse“ über den Titel „Comte“ hinaus den französischen Ursprung des neuen Trends. Dass die anwesenden Figuren den neuen Zylinder bewundern, ist der Ausdruck der Begierde

nach dem Neuen, und die Steigerung der gesellschaftlichen Bedeutung des neuen Importprodukts ist folgerichtig:

Die Ungeduld der Kunden war verständlich, schließlich konnten sie bei einem Trauerfall nur wenige Tage warten, spätestens auf der Beerdigung mußten sie die Pleureuse anlegen, und wer wollte da, bei einem immerhin gesellschaftlichen Ereignis, mit so einem billigen Stoffetzen am Zylinder auftauchen. (159).

Die Straußfeder hat also die Wertvorstellung der europäischen Bevölkerung so geändert, dass diese ohne sie am Zylinder nicht bei einer Beerdigung erscheinen wollen.

Eine andere Auswirkung des Geschäftes ist wirtschaftlich und zweierlei. Einerseits verursacht das neue Geschäft in Paris einen besonderen Aufschwung, den der Erzähler an zweite Stelle in der französischen Geschichte platziert: „Die Pariser Hutmacher aber bestürmten die beiden Großhändler für Schmuckfedern. Ein Boom setzte ein, wie man ihn seit der Merveilleuse und den Uniformhüten und –helmen unter Napoleon nicht mehr erlebt hatte.“ (158) Die Ausbeutung von Bethanien macht die Herkunftsregion des Migranten Klügge eher reich.

Andererseits ist das Angebot von Straußfedern in Paris angesichts der gestiegenen Nachfrage knapp geworden, weil unter Anderem Klügge alle Federn aus der Region Bethaniens gegen Branntwein gesammelt hat, ohne sie nach Paris bzw. Europa zu schicken. So spricht der Leser von „Engpaß im Importhandel, den man den Kunden mit den langwierigen und umständlichen Transportbedingungen sowie einer Überforderung der Produzenten zu erklären versuchte.“ (158f.)

Die Knappheit ist so schlimm geworden, dass sie umweltunfreundliche Konsequenzen hat, denn den Straußen im Pariser Park „Jardin des Plantes“ werden die Schwanzfedern nachts

abgeschnitten. Die Tiere sind nun in Unsicherheit wegen des neuen Geschäftes, auch wenn ein großer Unterschied zwischen Bethanien und Paris auffällt. Während die Strauße in Bethanien am helllichten Tag zu Tode gehetzt werden, werden die in Paris nur von ihren Schwanzfedern beraubt und zwar „nachts über“. Der Migrant macht also in Bethanien das, was man in seiner Herkunftskultur nicht darf.

5. Klügges Ende, eine Warnung an Migranten

Die einzige Figur, die ihre Missgunst Klügge gegenüber offenbar zum Ausdruck bringt, scheint unwichtig zu sein. Sie ist ein „altes Weib“, das aus heiterem Himmel erscheint. Doch ist ihr Akt beim Abgang von Klügge mit dem Faß aus Bethanien umso gewichtiger: Sie „zeigte sich und rief einen *Fluch* hinter Klügge her.“ Während also alle Akteure Klügge segnen, fluchtet die alte Frau über ihn. Diese besondere Erscheinung stellt zusehends eine Wende dar. Klügge scheint, sein Ziel erreicht zu haben, aber eine alte Figur, die nicht im Mittelpunkt der Geschehnisse stand, erscheint plötzlich und wirkt wie eine Botin, die Klügge ein schreckliches Ende verspricht. Klügges Erfolg ist also nur ein Schein, wie der Text es am Ende auch zeigt, denn Klügge kommt aus gesundheitlichen Gründen nicht einmal dazu, die 6359 Federn selbst in Port Nolloth zu verkaufen. (Vgl. 202) Noch mehr, er erkennt bewusst den schlaue gewonnenen Federn keinen Wert mehr: „Auf die Frage Zeuls, was er denn mit den sechstausend Straußenfedern machen solle, antwortete Klügge: Ihm sei das ganz egal, Zeul könne sie sich allerdings auch an den Hut stecken.“ (204) – Die letzten Wörter beweisen, dass Klügge weiß, was die Leute in Paris mit den Federn machen. Das „alte Weib“ ist die einzige Figur, die die Schwere der Taten von Klügge versteht und verdammt. Der vom Erzähler in einem extra elliptischen Satz hervorgehobene Akzent der alten Frau weist darauf hin, dass ihr Status als christianisierte

Einheimische¹⁸ ihrer kritischen Einsicht zugrunde liegt: Der Fluch ist „auf deutsch mit einem norwegischen Akzent.“ (194) Das Adjektiv „norwegisch“ lässt sich auf die ersten Missionare der Rheinischen Mission in Bethanien, nämlich auf den ersten Missionar Knudsen aus Norwegen zurückführen, dem es wegen der Auseinandersetzung mit dem einheimischen ‚falschen Propheten‘ nach einem „neunjährigen Ringen um das Seelenheil der Hottentotten“ (110ff.) nicht gelungen ist, das Namavolk vom Viehdiebstahl abzugewöhnen.¹⁹ (Vgl. 110 und 118) Mit seinen verschiedenen Geschäften handelt Klügge also in die Gegenrichtung und sollte in diesem Sinn einen Fluch verdienen und nicht eine Vergebung, wie es Missionar Kreft getan hat. Die alte Frau, die hier als religiös-moralische Instanz fungiert, stellt die Sanktion richtig, etwa wie die „radikalen Gemeindemitglieder“ oder „Befreiungstheologen“ in Knudens Zeit, die „Lehren der Bibel auf ihre soziale Lage beziehen und daraus Schlüsse für ihre gesellschaftspolitische Praxis ziehen“ (J. Gomsu, 2004, S. 92). Die auktoriale Auswahl einer älteren Figur, die die christlichen Lehren beherrscht und dementsprechend handelt, ist insofern äußerst zieltreffend. Die mystische Bedeutung des von ihr ausgesprochenen Fluches erklärt Klügges darauffolgenden gesundheitlichen und spirituellen Abgrund, der sich als göttliche Strafe betrachten lässt. Auch seine Reue und Verbesserungsbemühungen lindern nur seine Lage.

¹⁸ Der norwegische Akzent charakterisiert die Einheimischen in Bethanien, die christianisiert wurden und die deutsche Sprache gelernt haben. So freut sich der Missionar Gorth zwar über die Deutschkenntnisse des Kirchenältesten Lukas, denkt aber, dass „der norwegische Akzent“ habe abgeschliffen werden müssen. (Vgl. 113)

¹⁹ Die Doppeldeutigkeit des Viehdiebstahls stellt einen gewichtigen Aspekt von Gomsus Artikel dar. Dabei ignoriert er das dreizehnte Kapitel, in dem die Figur Morris über die Ambivalenz des Diebstahls mit den Begriffen „gelegentlichen Mundraub“ und „systematischen Viehraub“ bewusst und wirtschaftstheoretisch reflektiert. (Vgl. J. Gomsu, 2004, S. 88-90. Vgl. auch den Text *Morenga*, S. 172f.)

Während Klügge in der Zeit seines blühenden Geschäfts die Lage der zu Tode gehetzten Strauße egal war, führt ihn seine plötzliche Krankheit dazu, naturfreundlich zu werden, so dass er seinen Leuten verbietet, den Ochsen Peitschenschläge zu geben. Dies lässt der Erzähler in folgenden Zeilen verstehen:

Am nächsten Morgen wurden die Ochsen wie gewöhnlich zum Zugseil getrieben. Man ließ sich dabei viel Zeit. Klügge saß schweigend, in Decken gehüllt und auf einem Stein, die Hand an der Kehle. Als die Ochsen endlich im Joch standen und der Fahrer den ersten Zugochsen anrief: Christopherus, und ihn, damit er endlich anzöge, kräftig mit der Peitsche schlug, da warf sich Klügge plötzlich schützend vor das Tier und rief: Dies ist Gottes Kreatur. (203)

Der plötzlichen Reaktion von Klügge auf die „gewöhnlich“ vollzogene Handlung der Fahrer²⁰ ist also der Ausdruck einer (wieder)gefundenen Liebe zu den Ochsen im Besonderen und den Tieren im Allgemeinen. Diese Liebe ist wiederum religiösen Ursprungs. Da Tiere „Gottes Kreatur“ sind, sollte man sie im Sinne der Nächstenliebe liebevoll behandeln. Dies bestätigt Klügges folgende Haltung: „Treiber, Tauleiter und Fahrer standen ratlos, da Klügge nicht von dem Ochsen abließ und ihn *weinend liebkoste*.“ (203)

Der plötzlich zum Tierschützer gewordene Klügge macht sogar einen Vergleich von sich mit dem Kamel, dessen „weiche[s] Fell“ er sich wünscht. (Vgl. 204) Dass es jedoch nicht um eine einfache Metapher geht, zeigen die fernere Behauptung von Klügge, er „würde nie wieder versuchen, durch ein *Nadelöhr* zu gehen“ (204). Hier wird auf das biblische Gleichnis „Eher kommt ein Kamel durch ein Nadelöhr als ein Reicher in Gottes neue Welt“ (Deutsche

²⁰ Die Plötzlichkeit von Klügges Reaktion bringt hier nicht nur die Verwendung der Adverbien „gewöhnlich“ und „plötzlich“, sondern auch die Einmaligkeit ausdrückende Konjunktion „Als“ sowie der eilende Rhythmus des letzten Satzes mit vielen „und“ und Kommas zum Ausdruck.

Bibelgesellschaft, 1991, Mt 19,24; Mk 10,25; Lk 18,25) hingedeutet. Auch auf einer ferneren Seite des Romans wird in einer Art Selbstdeutung eine andere komplette als Referenz zu betrachtende Version angeboten: „Eher ginge ein Kamel durchs Nadelöhr, als daß ein Reicher in den Himmel käme“ (268). Auch wenn diese Formulierung durch die Benutzung des Konjunktivs II in Zweifel gezogen wird, bleiben der Inhalt und die Bedeutung gleich. Mit seinen Worten bereut also Klügge seinen Wunsch, sehr reich zu werden, und alle seine zielgerichteten Fehlthaten. Er will deshalb sich den Eintritt ins Paradies einfacher machen und beneidet das Kamel um sein „weiches Fell“. Daraus lässt sich übrigens schließen, dass Klügge sich nun dessen bewusst ist, dass er gesündigt hat.

Ein weiterer Schritt auf dem Weg der Verwirklichung des Fluches und der Reue lässt sich als Säuberung durch Feuer verstehen. Denn Klügge erleidet eine so starke innere Vereisung, dass er sein durch einen Schuss beschädigtes Fass selbst brennen lässt. Die Wortwahl verleiht diesem Schritt eine übernatürliche Dimension. So beschreibt der Erzähler die Lage:

Nach Einbruch der Dunkelheit, die einen scharfen Nachtfrost brachte, kam ein schmerzerfülltes Seufzen aus Klügges Mund. Er behauptete, mit jedem Atemzug vereise seine Lunge mehr. Kaum könne er noch durchatmen, er würde sonst innerlich zerspringen. *Etwas Fremdes* habe schon fast sein Herz erreicht, darunter sei alles erstarrt. Man brachte zusätzliche Decken, legte noch mehr Knüppel in das Feuer, aber Klügge behauptete, nur eine gewaltige Flamme, die *bis zum Horizont lohe*, könnte noch das Eis in ihm schmelzen. (204)

Seine Schmerzen werden also durch „etwas Fremdes“ ausgelöst, was seinem Leben so droht, dass die Lösung zur Heilung „eine gewaltige Flamme“ gen Himmel ist.

Auch hier steckt eine biblische Anspielung, und zwar auf die Anweisungen an Mose zur „Sühne für unbeabsichtigte Verfehlungen“. In 4 Mose 15: 22-33 kann man nämlich lesen: „Wenn ihr oder eure Nachkommen versehentlich gegen irgendeines der Gebote verstoßt, die der Herr euch durch Mose bekanntgemacht hat, muß die Verfehlung durch ein Opfer wieder ins reine gebracht werden.“ (Deutsche Bibelgesellschaft, 1991, S. 132)

Die Opfertgaben lassen sich in zwei Teile unterteilen. Bei Verfehlungen der ganzen Gemeinde soll ein Brandopfer „dem Herrn Freude“ machen. Dazu kommen das verschriebene Speise- und Trankopfer sowie Sühneopfer. Beim Einzelnen wird nur ein Sühneopfer verschrieben. (Vgl. ebd., Verse 24-29) Dennoch gelten diese Regeln nur für „unbeabsichtigte Verfehlungen“.

Die Sünden des Migranten Klügge sind also so schlimm, dass man ein Opfer brennen muss, dessen Flammen den Himmel erreicht, damit Gott sie vergibt. Den Ablauf von Klügges Säuberung durch Feuer lässt der Erzähler mit folgenden Worten erleben:

Klügge stand vor den knatternden Flammen, dem krachenden Holz und wärmte sich die Hände. Zweimal mußten seine Treiber mit Decken auf ihn einschlagen, da seine Kleider Feuer gefangen hatten. Am darauffolgenden Tag ließ Klügge sich die Schottschekarre vom Frachtwagen heben und sagte, er wolle wieder ins Geschäft kommen. Freilich ein Geschäft von höherer Art. Adam Smith habe schon gesagt, es müßten sich neue Interessen herausbilden, damit sich der Mensch nach oben entwickeln könne. Er wolle den Holunderbusch suchen. Einen Teller mit Holunderbeersuppe könne er mit purem Gold aufwiegen. (204f.)

Nach der Säuberung ändert Klügge seine Vorstellung vom Geschäft. Er erkennt indirekt, dass sein früheres Geschäft mit dem Branntwein und den Straußenfedern von moralisch niederem Wert ist. So stellt eine Pflanze, der Holunder mit seinen Beeren, den Fokus seines neuen

kommerziellen „Geschäft[es] von höherer Art“ dar. Diesen Sinneswandel betrachtet Klügge selbst als positive Entwicklung, eine Fortentwicklung, die sich gegen die Zerstörung der Tierwelt wendet und eher für die Bereicherung durch Naturprodukte einsetzt. Diese umweltfreundliche Gesinnung, die wie oben vermerkt auf den Autor Uwe Timm zurückführt, befreit Klügge dennoch nicht ganz von den schweren Wirkungen des Fluches. Anstatt durch das Aufwiegen eines „Teller[s] mit Hollunderbeersuppe“ „mit purem Gold“ reich zu werden, verarmt er im Gegenteil, sodass er Bettler und Narr wird:

Er wurde später noch in verschiedenen Werften gesehen, wo man ihm zu essen gab und zu trinken. Aber man konnte sich nicht mehr mit ihm verständigen. Was er sprach, war weder Deutsch noch Englisch, noch Holländisch. Es war eine fremde, nie gehörte Sprache. (205)

Dieser zugleich materiellen und sprachlichen bzw. geistigen Transformation verleiht der Erzähler eine religiöse, katholische Bedeutung, indem er Klügge an einem „Fronleichen“ Bethanien verlassen lässt. (Vgl. 205) Da es um ein Fest zur Verehrung der Anwesenheit von Jesus geht, könnte man schließen, dass Klügge vor den religiösen Folgen seiner Untaten flieht.

Uwe Timm scheint durch die mystische Erscheinung der alten Frau mit ihrem folgenschweren Fluch über Klügge zu zeigen, dass der Migrant die Einheimischen leicht betrügen kann, Gott aber nicht. In diesem Sinn kann nur eine übermenschliche Macht die Eingeboren aus dem Joch befreien und den ausbeuterischen²¹ Migrant zu Reue und Besinnung bringen bzw. zwingen.

Abschließendes

Zusammenfassend lässt sich festhalten, dass der Migrant Klügge mit sexualen und geschäftlichen Ideen nach Südwestafrika

²¹ Der Erzähler prallt das Geschäft als „Ausbeute“ an (190).

gezogen ist. Er ist mit keiner offiziellen Struktur verbunden, musste aber sein Abenteuer bei früher angesiedelten Europäern beginnen. Seine Ziele wurden anfangs größtenteils erreicht. Einerseits gelingt es ihm, mit einheimischen Frauen Spaß zu haben, bis diese wirtschaftlich denken lernen und den geschlechtlichen Austausch bezahlen lassen. Andererseits macht er viel Geschäft sowohl mit importierten Produkten wie dem Branntwein als auch mit Exportwaren wie Rinderfleisch und Straußfeder und kann insofern als Bindeglied zwischen dem Herkunftsland und dem Gastland gelten. Dennoch scheitert er zum Schluss ganz wegen seiner moralischen Abgründe der Natur und der einheimischen Bevölkerung sowie Gott gegenüber. Die Textanalyse hat nämlich gezeigt, dass das Leben des Migranten Klügge sowohl positive als auch zerstörerische Auswirkungen auf das Gastgebiet und den Herkunftsort hat und zwar im Bereich des Naturschutzes, der Traditionen bzw. Kulturen sowie Religion und der Wirtschaft.

Ogleich Uwe Timm den Roman *Morenga* bewusst als Kolonialtext verfasst hat, hat die vorliegende Studie den Beweis dafür geliefert, dass aktuelle Themen wie Migration im Kolonialkontext auch erörtert werden können und dadurch neue Erscheinungsformen der Thematik gewonnen werden können. Erzählperspektivisch gesehen, konnte man feststellen, dass sich der auktoriale Erzähler gegen alle Ausschweifungen des Migranten Klügge positioniert hat. Das Experiment kann an vielen anderen Texten mit der Kolonialzeit im Mittelpunkt weitergeführt werden.

Literaturverzeichnis

AGOSSAVI Simplicio, 2003, *Fremdhermeneutik in der zeitgenössischen deutschen Literatur*, Saarbrücken, Röhrig Universitätsverlag.

- GOMSU Joseph, 2004, „Die Zeit der Erlösung ist nun gekommen‘: Subversive Biblexegese in Uwe Timms Roman *Morenga*“, *Weltengarten: Deutsch-Afrikanisches Jahrbuch für Interkulturelles Denken*, Hannover, Revonnah Verlag, S. 84-97.
- DEUTSCHE BIBELGESELLSCHAFT, 1991, *Die Bibel in heutigem Deutsch*, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft.
- IKOBWA James Meja Lusava, 2013, *Gedächtnis und Genozid im zeitgenössischen historischen Afrikaroman*, Stellenbosch, Stellenbosch University.
- KREUTZER Leo, 1983, „Für ein Regietheater in der Literaturwissenschaft“, *Literatur und Erfahrung* 12/13, Berlin, Eigenverlag, S. 26-28.
- LANGENSCHIEDT, 2010, *Großwörterbuch Deutsch als Fremdsprache*, Berlin et al., Langenscheidt.
- MEYERS LEXIKONSREDAKTION (Hrsg.), 1992, *Schülerduden „Das Wissen von A bis Z“*, 3. überarb. Aufl., Mannheim et al., Dudenverlag.
- ROETGERS Ingo, 2009, *Die Darstellung von Sprache und Gewalt in Uwe Timms Kolonialroman „Morenga“*, München, Grin. (Veröffentlichte Bachelorarbeit)
- TIMM Uwe, 1978, *Morenga*, München, Verlag AutorenEdition.

Links

- <https://www.katholisch.de/video/1131-fronleichnam-was-wird-da-eigentlich-gefeiert> (09.09.2020)
- <http://www.uwe-timm.com/biographie> (18.05.2019)
- <https://www.spiegel.de/einestages/studentenrevolte-1968-das-war-wie-im-rausch-dafuer-brauchte-man-kein-lsd-a-1197811.html> (18.05.2019) ■■■